

LES ETUDES CLASSIQUES ET LE RETOUR A LA TERRE



VERS 1860, Antoine Gérin Lajoie écrivait "l'histoire d'un jeune homme plein de courage et d'énergie qui, après avoir fait la plus grande partie d'un cours d'études dans un de nos collèges, se consacra aux rudes travaux du défrichage" : ce fut l'excellent livre intitulé *Jean Rivard le défricheur*. Deux ans plus tard il entreprit de montrer "jusqu'où peut atteindre le jeune homme de cœur, et ce que peuvent produire dans notre pays, pour le bien général et l'avantage des particuliers, l'intelligence et la force de volonté, jointes au travail et à la persévérance," et il écrivit *Jean Rivard économiste*. Ainsi se consolait le penseur. Il avait en vain projeté pendant ses études, de se tailler un domaine de cultivateur sur le bord du fleuve, au port St-François, non loin du Séminaire de Nicolet où il avait connu la direction de l'abbé Ferland.

Et dire qu'une thèse aussi éminemment sociale est encore neuve en 1915, cinquante ans après cet appel si raisonnable. Puisque tout le monde parle du retour à la terre, il est peut-être permis de demander à ceux qui réfléchissent, pourquoi les études classiques ont eu jusqu'ici pour effet de déraciner tant de fils de cultivateurs, et d'en ramener si peu à la terre. Il ne s'agit pas d'un fâcheux examen de conscience, car, dans ce phénomène, la part de l'inévitable est considérable.

Nos séminaires et nos collèges ont été fondés en premier lieu pour donner à l'Eglise les ministres dont elle a besoin et aux communautés religieuses les sujets que Dieu prédestine à la voie des conseils évangéliques. Personne ne peut raisonnablement reprocher à nos institutions d'avoir surtout répondu à cette première mission. La moisson est grande et les ouvriers toujours trop peu nombreux en un pays aussi vaste que le nôtre. Nos maisons ont généralement suffi au recru-